

Lurelu



La laine des moutons

Francine Sarrasin

Volume 35, Number 1, Spring–Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

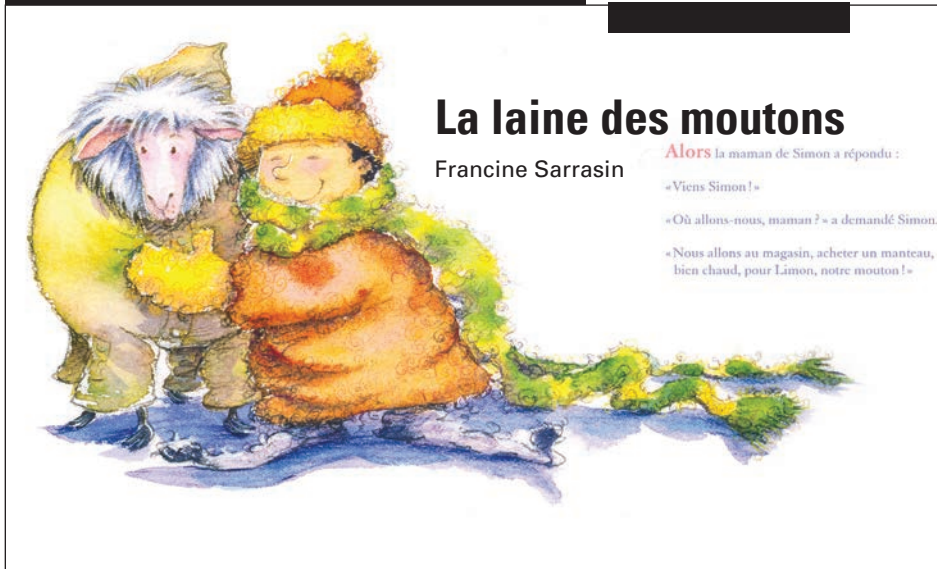
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2012). La laine des moutons. *Lurelu*, 35(1), 83–84.



La laine des moutons

Francine Sarrasin

Alors la maman de Simon a répondu :

«Viens Simon !»

«Où allons-nous, maman ?» a demandé Simon.

«Nous allons au magasin, acheter un manteau, bien chaud, pour Limon, notre mouton !»

Laine et mouton.

«C'est nous qui la tondaine, la laine des moutons...» C'est à partir d'une chanson que je tricote mon propos autour de la laine et des moutons. Un thème éminemment doux, chaud et rassurant pour l'enfant lecteur, et qui est exploité de diverses façons par l'illustration. Dans quatre albums, on suivra le chemin qui va du mouton et de sa laine jusqu'au tricot, avant d'exploiter, par l'histoire illustrée, certaines des caractéristiques du mouton lui-même.

De fil en aiguille

Après bien des péripéties pendant lesquelles il s'est docilement laissé déshabiller de toute sa laine, le mouton Limon nous apparaît, à la dernière page, formidablement enveloppé d'un chaud manteau à capuchon. Cette illustration de Bruno St-Aubin, pour *Laine et mouton* (Les 400 coups, 2011), réunit deux protagonistes, Simon et Limon, un enfant et un mouton, dans une attitude apparentée à celle d'un couple de mariés. Il faut voir comment l'écharpe de l'enfant peut faire office de traine en s'allongeant ainsi jusqu'à l'autre page. Son sourire et son geste caressant en disent long sur son rapport à l'animal. Ces deux personnages sont de la même taille et semblent poser pour leur portrait, chauds de bonheur. Alors que tout au long de l'histoire, dans une énumération de comptine, il est question de froid à réchauffer : à la tête, au cou, aux mains, au ventre, aux pieds. D'une page à l'autre, la chaleur se déplace pour enfin être ici dédoublée.

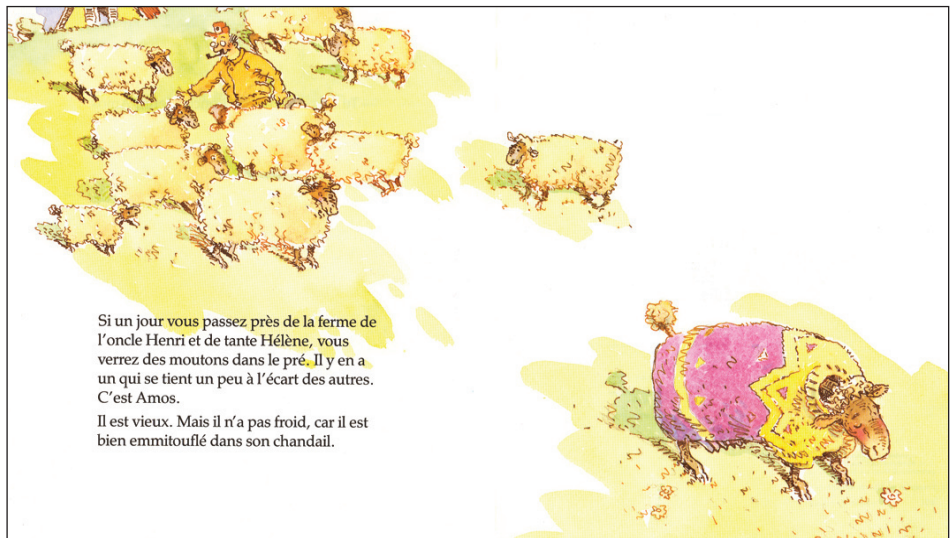
Étrangement, le texte de Brigitte Marleau associé à cette planche est placé à droite. Il fait état d'une action passée qui aboutit à l'image de gauche. Un entredeux, une exception. Alors que dans toutes les séquences précédentes, suivant le leitmotiv «on ne va pas au magasin», la mère de

Simon utilisait la laine du mouton pour lui faire un vêtement, ici enfin : «Nous allons au magasin acheter un manteau, bien chaud, pour Limon notre mouton.»

Il y a quelque chose de brouillon dans le traitement des formes, dans le rendu de cette laine mousseuse. Une façon de faire qui dynamise la perception. Rien n'est vraiment arrêté, rien n'est tout à fait enfermé dans une rigide ligne de contour. L'œil se promène dans le vêtement tricoté et va aussi un peu autour. Le manteau du mouton est peut-être mieux défini avec ses quatre manches et son bonnet mais, du jaune au gris vert, les couleurs se promènent, là aussi. Le jeu des contrastes réunit des teintes plutôt froides du côté du mouton et l'orangé chaud du chandail de l'enfant. Quand le visage de l'animal entouré de cette chevelure de capuchon exprime une sorte d'étonnement, Simon, le chaud Simon, initie le plaisir d'un grand geste d'affection envers lui. Tout est bien qui finit bien.

Du fil à retordre

Même si elle est toute récente, l'histoire de *Laine et mouton* a de troublantes parentés avec celle que Janet Lunn et Kim LaFave ont publiée chez Scholastic en 1988. *Le chandail d'Amos* raconte en effet qu'un vieux mouton, furieux d'avoir perdu toute sa laine au profit d'un tricot pour l'oncle Henri, s'acharne à récupérer un peu de chaleur en tentant de s'appropriier ledit chandail. Comme pour l'histoire précédente, il est question d'échange de chaleur, de don. À la différence qu'ici le mouton, tout vieux qu'il soit, défend ses droits, se fâche, agit et finit par obtenir, lui aussi, la chaleur de ce chandail. À la droite de la dernière double page de l'album, il est présenté enveloppé dans son grand tricot rose et jaune. Il n'a que peu de rapport avec le troupeau : son histoire, il l'a vécue seul, courageusement. Maintenant, il est calme, presque souriant. Il a sa fleur à brouter dans l'herbe jaune de



Si un jour vous passez près de la ferme de l'oncle Henri et de tante Hélène, vous verrez des moutons dans le pré. Il y en a un qui se tient un peu à l'écart des autres. C'est Amos.

Il est vieux. Mais il n'a pas froid, car il est bien emmitoufflé dans son chandail.

Le chandail d'Amos.



La petite fille qui détestait l'heure du dodo.

son coin de page. «Il est vieux. Mais il n'a pas froid, car il est bien emmitoufflé dans son chandail.»

Un, deux, trois, quatre... les moutons

Dans l'histoire de Marie-Francine Hébert, *La petite fille qui détestait l'heure du dodo* (La courte échelle, 1995), le mouton ne craint plus la tonte et n'est plus du tout seul. Multiplié presque à l'infini, il est plutôt troupeau et trace un long ruban dans la prairie de la page, illustrée par Marisol Sarrazin. L'histoire est celle d'une petite fille qui, pour s'endormir, devait compter les moutons. Voilà qu'elle entre dans une sorte de monde étrange. Elle chassera le loup pour protéger les moutons qui viendront ensuite se blottir avec elle, dans son lit. Ce grand mouvement courbe, plein de moutons, avance vers le spectateur de façon bien disciplinée. Il faut voir l'anthropomorphisme des visages avec des yeux et des sourcils bien semblables aux yeux humains. Il faut voir les sourires aussi et la connivence avec la petite fille, qui est de ce côté-ci de l'image, à la même place que nous, les spectateurs. Malgré le caractère direct de l'intervention des premiers moutons, au bord de l'image, il n'y a là rien de brutal. Au contraire! Il se dégage d'une telle foule quelque chose de tendre et doux, quelque chose de calme. Est-ce à cause du bleu violacé des pelages sur le fond vert? De la rondeur des formes ou de l'absence de décor autre que la pelouse? Ne serait-ce pas surtout en raison du traitement donné aux fameux regards, à ce qu'ils semblent nous dire? L'expression dont ils sont chargés entretient un dialogue efficace avec le spectateur. Devant une telle page, en s'appropriant celui des moutons, l'enfant lecteur éprouvera lui aussi un plaisir certain.

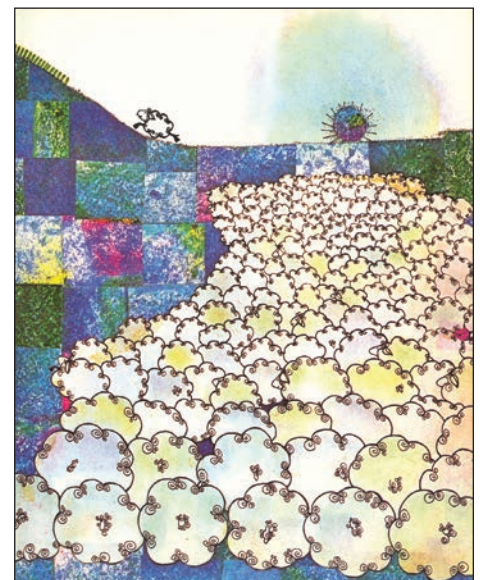
Le fil du temps

Si ma chronique a été amorcée à partir d'une publication toute récente, elle est aussi allée ailleurs dans ma collection d'albums retrouver d'autres moutons d'archives. Ceux de Christiane Duchesne dans son album *Lazaros Olibrius*, paru chez Héritage) sont peut-être les plus vieux en âge (1975), mais ils témoignent toujours d'une vivacité hors du commun. Il faut les voir se bousculer, confondre leurs rondeurs follement stylisées dans cet amas blanchâtre qui fait penser à un gros nuage de laine. Le graphisme du trait ne laisse aucune liberté aux moutons. Ils vont tous dans la même direction, vers le fond de l'image, ce qui laisse le spectateur libre de les suivre. Qu'il soit humain ou animal, un personnage de dos dans une image propose en effet une sorte d'association avec le spectateur en l'invitant à s'identifier à lui, à son geste. On conviendra que le phénomène opère ici : c'est après la marche du troupeau, vers le fond, qu'on découvre Lazaros Olibrius courant sur l'horizon vers l'esquisse d'une clôture, à gauche.

L'histoire se passe dans un décor très stylisé, à peine évocateur de lieu ou de temps. Avec cet étrange soleil, peut-on savoir avec exactitude quel est le moment du jour? Le troupeau est certes entassé au bas de l'image, dans ce qui pourrait être un enclos, le texte avait parlé de trou, mais il se découpe sur des rectangles de couleurs parfaitement arbitraires de rose, jaune, bleu, vert. Le trou est-il donc à ce point profond qu'il faille grimper sur cette ligne de sol pour suivre Lazaros Olibrius? Devant la scène, notre perception se dédouble : d'une part, on a la petite perspective proposée par la taille des moutons qui rapetisse en s'éloignant et, d'autre part, le mouton qui court est vu de profil sur la frontière qui sépare le lieu du troupeau de l'espace vide du haut.

L'histoire du mouton grec, toute simple, exploite l'effet d'entraînement que provoque le dynamisme du rire en se moquant un peu du trait connu des moutons : on sait qu'ils aiment rester en groupe et suivre docilement un chef. Ce nouveau chef, Olibrius, a le rire en partage, un rire très contagieux. Ne lit-on pas que c'est en riant comme un fou qu'il ramène avec lui les cent-soixante moutons? Grâce à l'initiative de Lazaros Olibrius, l'histoire fait ainsi passer des moutons français dans le pâturage grec. Sans se soucier des frontières ou de la langue. Sans se soucier de la ressemblance à des éléments vraiment connus, juste par l'effet de suggestion dans le dessin et l'impact dynamique du rire dans l'histoire. Car le rire a ce formidable pouvoir de ralliement, c'est lui qui scelle la communication et donne toute sa fantaisie à la fin de l'histoire.

lu



Lazaros Olibrius.